

tion de catégories céramiques auparavant classées comme Camarès d'imitation locale) ou avec Milet (par l'étude paléographique et les échanges avec l'équipe de Milet dirigée par W.D. Niemeier) joue ici un rôle essentiel. Iasos, selon Momigliano, ne fait pas directement partie du réseau minoen en Égée orientale mais se raccroche à travers des connections à des centres plus intégrés comme le Serraglio de Cos ou Milet. Mais au-delà de cette vision nouvelle, plus décentralisée, de la connectivité égéenne du BR I, l'apport essentiel de cet ouvrage réside aussi dans la publication du matériel local, si mal connu jusqu'ici, et qui montre des analogies avec le matériel de Milet ou d'autres sites des environs. Ce matériel est très prometteur puisque plusieurs catégories peuvent y être distinguées : il y a de ce côté-ci également tout un jeu d'échanges et de réseaux qui commence à peine à apparaître. N. Momigliano souligne à plusieurs reprises les manques de nos connaissances sur l'Anatolie sud-occidentale au II^e millénaire. La publication d'Iasos est un premier pas dans une exploration systématique de la région, et en même temps un modèle de précision et d'intelligence historique.

Julien ZURBACH

Bernhard Friedrich STEINMANN, *Die Waffengräber der ägäischen Bronzezeit. Waffenbeigaben, soziale Selbstdarstellung und Adelsethos in der minoisch-mykenischen Kultur*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2012. 1 vol. 21,5 x 30 cm, 626 p., 63 pl. (PHILIPPIKA, 52). Prix : 162 €. ISBN 978-3-447-06707-2.

Bernhard Steinmann nous livre ici une imposante monographie, issue de sa thèse de doctorat, soutenue en avril 2010 à l'université Friedrich-Alexander d'Erlangen-Nuremberg. Ce travail de recherche est consacré aux sépultures pourvues d'armes du début de l'Helladique moyen à la fin de l'Helladique récent. Ces sépultures, plus généralement connues sous l'appellation de « tombes de guerriers » (M. R. Popham, « Mycenaean-Minoan Relations between 1450 and 1400 BC », *BICS*, 23, 1976, p. 119-121), ont suscité de nombreux commentaires. Ainsi ces dépôts funéraires ont été tantôt interprétés comme des innovations mycéniennes, tantôt comme le prolongement d'une tradition qui débiterait à l'Âge du Bronze ancien. Loin d'être un phénomène isolé, elles seraient un moyen d'exprimer l'idéologie d'une élite, qui célébrerait ses capacités militaires et exalterait ainsi son style de vie. Les chercheurs ont voulu voir dans cette pratique une logique identitaire associée à un mode de vie aristocratique. À partir d'un impressionnant travail de documentation, l'auteur se propose de revenir ici sur l'interprétation de ces sépultures en envisageant de les mettre en rapport avec les pratiques funéraires d'un côté et les systèmes sociopolitiques des civilisations mycénienne et minoenne de l'autre. L'ampleur de la tâche que s'est fixé l'auteur est considérable : le résultat final est présenté dans cet ouvrage divisé en quinze chapitres, parfois très inégaux, qui s'efforcent de répondre à la problématique initiale. Après une brève synthèse portant sur l'histoire de la recherche (p. 18-24), l'auteur étudie tour à tour les armes offensives (p. 25-61), puis les armes défensives (p. 62-80), s'intéressant tant à leur évolution typologique qu'à leur maniement. Les épées en constituent le corpus le plus important (p. 25-40). L'auteur tente en vain d'associer leur maniement à une logique identitaire mais sa conclusion n'est guère convaincante : un changement d'arme implique une modification des modes de

combat sans pour autant révéler ou introduire des changements sociaux. B. F. Steinmann ne tient d'ailleurs pas compte de la dimension culturelle qui intervient largement dans cette réflexion. Du chapitre IV au chapitre IX, l'auteur procède à l'examen de la documentation archéologique qu'il range par ordre chronologique et par région d'influence. Si la tradition de déposer des armes en contexte funéraire apparaît dès la fin de l'Âge du Bronze ancien, elle débute véritablement au cours de l'Helladique moyen pour se poursuivre jusqu'à la fin des palais mycéniens (p. 82). À l'origine, ce ne sont que de simples dagues ou bien des pointes de flèches qui ont été déposées à côté des défunts. Il faut attendre la fin de l'Helladique moyen II (vers 1700 av. J.-C.) pour que les assemblages funéraires s'enrichissent. Ce phénomène est interprété comme la volonté d'afficher un statut social associé à des aptitudes militaires : l'arme devient dès lors un attribut de l'élite masculine (p. 86-90). Cette pratique se poursuit jusqu'à l'Helladique récent comme le montrent les sépultures de Grèce continentale (Mycènes, Messène, Vaphio, etc.) (p. 90-116). Une comparaison avec le mobilier des sépultures découvertes en Crète montre cependant une tout autre image (p. 122-129). Les cimetières sont assez rares à l'époque palatiale. Le modèle le plus fréquent est celui de la sépulture collective, où les armes sont rarement déposées auprès des défunts. Ce sont surtout des dagues relativement courtes, dont la fonction n'est pas à proprement parler militaire. Elles renvoient plutôt au costume masculin. À l'époque néopalatiale, on observe cependant un véritable changement dans le mobilier funéraire : si la dague reste l'arme de prédilection, le corpus se diversifie (pointes de lances, de javelots et de flèches, casques en dents de sanglier). Cependant les épées demeurent étrangement absentes des contextes funéraires, alors qu'elles sont à profusion dans les sanctuaires ou bien dans l'iconographie comme attribut des dieux. Ces singularités entre Minoens et Mycéniens s'expliquent peut-être par des contextes sociaux et politiques différents (p. 130-135). Tandis que la Crète est régie par une économie palatiale, qui gère les approvisionnements et leur distribution, le continent grec est divisé en petits royaumes dirigés par un souverain, qui utilise son pouvoir militaire pour se protéger ou acquérir de nouvelles terres. Cette compétition entre souverains pourrait justifier la place occupée par les armes dans les sépultures mycéniennes. Elles procureraient à la fois légitimité et prestige auprès de l'élite masculine. Après la destruction des palais minoens, les choses évoluent (p. 136-209). Si la tradition se poursuit sur le continent, elle apparaît brusquement et massivement en Crète. L'étude du mobilier archéologique apporte alors un éclairage édifiant : outre l'armement, ce sont les assemblages funéraires qui présentent de franches similitudes (p. 204-209). L'auteur attribue ce brusque changement à l'arrivée en Crète d'une nouvelle population qui apporte avec elle des traditions différentes. À partir des ^{xv}^e et ^{xiv}^e siècles, c'est-à-dire à l'époque de l'apogée des palais mycéniens, on observe une diminution constante du nombre des « tombes de guerriers » (p. 210-221). La tradition se poursuit tout de même après la chute des palais mycéniens mais à une échelle plus réduite (p. 222-262). Cette diminution serait expliquée par la création d'une armée centralisée autour du palais. L'étude des dépôts d'armes en contexte funéraire n'est pas suffisante pour comprendre les mécanismes de la représentation sociale à l'Âge du Bronze (p. 263-307). Il importe d'y inclure tout le mobilier funéraire (vaisselle, bijoux, instruments de la toilette, outils), mais aussi de s'intéresser à l'architecture des tombes (p. 308-311). Si, durant l'Helladique moyen, la vaisselle

reste assez sommaire et peu diversifiée, elle prend peu à peu un caractère plus ostentatoire, peut-être dans le cadre de l'organisation de grands banquets. Ces marques d'hospitalité entrent dans une volonté de démonstration et de reconnaissance sociales de la part d'un groupe restreint qui cherche à se reconnaître comme tel. Il faut noter ici que la relation entre le mobilier des tombes et l'âge des défunts fait l'objet d'une étude statistique risquée étant donné le faible nombre de tombes pour lequel l'âge du défunt est connu, c'est-à-dire entre 20 et 40 ans, soit la tranche d'âge à laquelle les hommes se battent d'ordinaire (p. 318). Il en résulte que les assemblages funéraires des sépultures à l'Âge du Bronze constituent une forme de reconnaissance sociale où la guerre et la chasse sont solidaires de l'identité aristocratique d'un groupe restreint (p. 319-329). En guise de conclusion, l'auteur résume, dans le chapitre XIII, les principaux acquis de chaque partie tout en soulignant leurs apports dans le débat actuel (p. 330-343). Ce chapitre a d'ailleurs été traduit en anglais (chapitre XIV), ce qui constitue une aide considérable pour les lecteurs qui ne lisent pas l'allemand (p. 344-355). L'étude se clôt sur une série d'annexes, qui regroupent le catalogue des « tombes de guerriers » (p. 356-448), les assemblages funéraires (p. 513-522), les épées (p. 523-537) et les pointes de lances (p. 538-550) de l'Âge du Bronze moyen et récent en Grèce. La bibliographie, qui s'appuie sur une riche littérature allemande, anglaise, française et grecque, est considérable (p. 449-511). On n'insistera pas dès lors sur quelques oublis, par exemple l'ouvrage de Ch. Langohr, *Périphérieia. Étude régionale de la Crète au Minoen Récent II-III B (1450-1200 av. J.-C.)*, Louvain, 2009. En conclusion, il convient tout d'abord de souligner la rapidité avec laquelle cet ouvrage a été publié. Cela explique peut-être ses quelques défauts formels. On regrette ainsi l'absence de cartes et surtout d'un index des sites mentionnés. Les catalogues, qui montrent l'immense travail bibliographique effectué par l'auteur, ne sont par ailleurs pas très fonctionnels. L'inventaire des « tombes de guerriers » est organisé à trois niveaux : par région, par chronologie et par site. Cela génère un certain nombre de difficultés parmi lesquelles la recherche d'un site en particulier. Ainsi peut-être aurait-il fallu songer à insérer un index avec pagination. Plus gênant encore est le catalogue de l'armement, qui est mal conçu et lacunaire. Des informations utiles y sont étonnamment absentes : par exemple, les dimensions des objets. Dans le même ordre d'idées, les planches typologiques n'ont pas d'échelle. Il est également fort dommage que le matériel archéologique ne soit pas plus clairement associé aux sites : cela aurait permis d'opérer des comparaisons. En dépit de ces défauts formels, qui ne doivent pas dissimuler les richesses de cette monographie, cet ouvrage constitue la synthèse importante d'une documentation complexe, dont on pensait les résultats définitivement acquis, et qui donne lieu ici à des interprétations argumentées. Il en résulte un tableau plus précis de la question des « tombes de guerriers » à l'Âge du Bronze.

Isabelle WARIN

Holger BAITINGER, *Waffenweihungen in griechischen Heiligtümern*. Mayence, Verlag des RGZM, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, VIII-176 p., 90 fig. (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 94). Prix : 35 €. ISBN 978-3-88467-174-0.